

barrassera complètement, et se videra à une profondeur inespérée, par l'effet du seul soir d'extirper les plantes qui embarrassaient le cours de l'eau.

Les soins relatifs aux fossés d'écoulement sont un des points sur lesquels on remarque, en général, la plus incroyable négligence de la part des cultivateurs dans presque tous les cantons, et rien n'est plus commun que de voir de grande étendue de terres submergées en partie pendant l'hiver ou après de longues pluies, parce qu'on néglige de faire ou d'entretenir un fossé qui pourrait les saigner complètement. Il se rencontre une multitude de cas où le creusement d'un fossé qui coûterait une cinquantaine de francs, ou un entretien annuel qui n'exigerait que quelques journées d'ouvriers, augmenterait d'un dixième ou même d'un quart toutes les récoltes d'une cinquantaine d'arpents de terres : et il ne serait pas difficile de trouver même telle localité où une dépense encore moindre assurerait un profit annuel de plusieurs milliers de francs.

Dans le curement annuel des fossés, on évite beaucoup de travail, en se contentant de nettoyer le fond du fossé sur la largeur de la pelle seulement, et sans toucher aux talus qui acquièrent de la solidité en se garnissant de gazon. Cela suppose, toutefois, que le fossé a été primitivement creusé avec soin, en donnant à son fond une pente suffisante dans toute sa longueur, et en formant des talus réguliers et assez prolongés pour que leur pente ne soit pas trop forte. Lorsque les fossés ont été ainsi exécutés, le curage annuel n'exige que peu de travail, en le faisant comme je viens de le dire. On comprend bien qu'il ne s'agit pas ici des fossés qui sont sujets à s'emplier par des atterrissements considérables, dans les crues d'eau.

M. DE DOMBASLE.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XX.

COMMENT ROUTINEAU AVAIT TROUVÉ LES TERRES QU'IL AVAIT ACHETÉES DE PROGRÈS, ET COMMENT IL LES AVAIT ENSEMENTÉES.—LE BLÉ SUR TRÈFLE DE JEAN PROGRÈS.—ROUTINEAU DÉFEND A PROGRÈS DE PRENDRE DE LA MARNE CHEZ LUI.—RECHERCHE D'UNE MARNIÈRE.—MARNAGE D'UNE PIÈCE DE TERRE.

Pierre Routineau avait mis la charrue dans les terres qu'il avait achetées de son voisin Progrès, dès le lendemain qu'il en avait été le propriétaire. Elles étaient en friche, n'ayant pas été labourées depuis trois ans. Les ronces, les luzernes sauvages et autres mauvaises herbes avaient envahi et

couvert le sol. Pierre Routineau et son fils gros Louis avaient fait acieriser leur meilleur soc, pour couper plus facilement les racines dont le terrain était empoisonné. Malgré tous leurs efforts, leur travail fut bien imparfait, car les racines, au lieu de céder sous les efforts de la charrue, s'écartaient à droite et à gauche.

Quelque temps après, ils donnèrent un second labour, mais sans plus de succès, car la charrue sans oreille dont ils se servaient fouillant la terre sans la tourner, ne faisait que cacher les racines et le collet des mauvaises herbes.

Cependant, la plupart des voisins, aussi ignorants que ceux-ci, s'écriaient en voyant leur travail.

—Labourez-t-il bien, ce Routineau ! Et son gros Louis encore mieux ! Ah ! Dame, ça toujours été de fameux laboureurs de père en fils ! Jean Progrès avec sa belle charrue aurait-t-il pu faire aussi bien ?

Il est clair qu'avec trois vaches, deux bœufs et un cheval, Routineau ne pouvait pas faire assez de fumier pour ses terres qui en avaient besoin ; aussi n'en mit-il pas sur les terres de la vieille tante de Progrès. Il pensait d'ailleurs, qu'étant demeurées en friche depuis trois ans, elles n'en avaient pas besoin pour la première récolte.

De son côté, Progrès avait défriché la première pièce de trèfle qu'il avait faite et qui était en prairie depuis deux années. Il ne lui donna qu'un seul labour avant la semence, mais avec sa charrue Dombasle américaine à laquelle il avait attelé ses deux bœufs et ses deux mulets. Il avait fait de six pieds de large seulement, et des planches assez bombées, et dans la crainte que son blé ne fut pas assez recouvert parla herse, il avait curé les raies avec une pelle et répandu également la curure dessus.

Le blé, cependant, avait une chétive apparence à sa levée, il paraissait clair, tandis que celui de Routineau était vert et garnissait bien sa terre. Aussi Progrès répondait bas quand on lui parlait de son blé sur trèfle, il n'en avait jamais fait avant celui-là ; mais il espérait, comme le lui avait dit M. Martineau, qu'il reprendrait sa revanche plus tard. On attendait donc, et plusieurs cultivateurs des environs étaient venus voir les blés des deux voisins dont les opinions si différentes étaient connues de tout le pays.

Quelque temps après que Progrès eut garni ses étables de marne, Routineau alla à sa marnière pour voir ce que son voisin en avait pris, et quand il vit la brèche que celui-ci avait faite il pensa qu'il lui en avait assez donné et que de la manière dont il y allait, il aurait bientôt tout dépensé. Comme il n'avait pas envie de voir cette pièce de terre passer dans les étables de Progrès, il s'en alla donc chez lui, et lui dit :

—Écoutez, voisin, il ne faut pas vous fâcher, mais vous enlevez tant de marne, que bientôt tout mon champ y passera. Puisque vous avez fini de garnir vos étables, il faudrait tâcher de trouver de la marne chez vous ; et pour vous prouver que ce n'est pas mauvaise volonté, je vais vous aider à trouver ce trésor.

—De la mauvaise volonté, voisin, je ne le pense pas, dit Progrès. De plus, parce que j'ai confiance en la marne, ce n'est pas une raison pour que vous y ayez confiance. J'accepte vos services, aidez moi à chercher et comme nos terres se touchent, comme il y a de la marne chez vous, il doit y en avoir chez moi.

Et ces deux braves voisins se mirent en quête.

Ils fouillaient ici, ils fouillaient partout. M. Martineau qui les vit faire, leur dit qu'on trouvait ordinairement la marne dans ce qu'ils appelaient les terres chaudes, sur lesquelles pousse le *pas de poulain*, mauvaise herbe à larges feuilles, à peu près impossible à détruire. Qu'on en trouvait encore dans les endroits où poussaient très vigoureusement de petites ronces qui courent sur la terre ; qu'enfin, la marne était plus près de la surface de la terre, dans les pentes et surtout au bas des pentes.

Au moyen de ces indications, ils dirigèrent leurs recherches, et trouvèrent de la marne au bas d'une pente, dans une des meilleures pièces de terre de la ferme.

Jean Progrès était enchanté.

—A savoir, dit Routineau, si Mr. Blanchard vous permettra de fouiller ainsi une de ses meilleures pièces de terre à blé ?

—Qu'est-ce que cela lui fait, si les autres pièces lui en donnent plus avec la marne qu'il n'en aurait de celle-ci ?

—Ah ! ce n'est pas la même chose, car vous diminuerez sa pièce de terre, et vous n'avez pas ce droit ; enfin, vous pourriez toujours lui demander.

—Nous verrons, en attendant, je vais profiter de notre trouvaille pour marrer ma pièce carrée.

Et Progrès au comble de la joie de n'avoir plus besoin de la marne de son voisin, continua son travail avec un tel acharnement, en y employant ses bœufs et ses mulets, qu'il mena 100 voitures de marne dans les quatre arpents de la pièce carrée. Pour avoir plutôt fini, il prit avec lui ses deux journaliers et ses deux domestiques.

On déposait la marne en petits tas sur le terrain, puis on l'étendait ensuite. Toute la terre en fut couverte. Il en aurait fallu presque le double pour que le marnage fut complet ; mais c'était toujours autant de fait.

La pièce carrée était une assez bonne terre et Progrès comptait l'engraisser